

Prologue

Alma Whittaker, née avec le siècle, se faufila dans notre monde le 5 janvier 1800. Très vite, pour ne pas dire aussitôt, chacun eut une opinion sur elle.

La mère d'Alma, en voyant le nourrisson pour la première fois, s'estima plutôt satisfaite du résultat. Les tentatives de Beatrix Whittaker pour concevoir un héritier n'avaient jusque-là connu que l'échec. Les trois premières n'avaient même pas abouti. La plus récente, était un fils parfaitement formé et parvenu à terme, qui avait changé d'avis le matin où il devait voir le jour et était arrivé mort-né. Après de tels deuils, tout enfant capable de survivre vous contente.

En prenant sa fille dans ses bras, Beatrix murmura une prière en hollandais, sa langue natale. Elle pria pour qu'elle grandisse en pleine santé, soit sensée et intelligente, que jamais elle ne fréquente des filles trop poudrées, rie à des anecdotes vulgaires, prennent place à une table de jeu avec des hommes dévoyés, lise des romans français, se comporte d'une manière indigne même d'un sauvage ou déshonore sa famille : elle pria, au fond, pour qu'elle soit *een onnozjel*, une simplette. Ainsi se conclut la bénédiction – ou ce qui en tenait lieu – d'une femme aussi austère que Beatrix Whittaker.

La sage-femme, une voisine d'origine allemande, estima que cela avait été une naissance convenable dans une maison convenable et qu'en conséquence, Alma Whittaker était un bébé convenable. La chambre était chauffée, soupe et bière avaient été offertes, et, en digne hollandaise, la mère s'était montrée stoïque. En outre, la sage-femme savait qu'elle serait payée, et généreusement. Tout bébé qui rapporte est un bébé acceptable. Dès lors, la sage-femme donna elle aussi sa bénédiction à Alma, bien que sans passion excessive.

Hanneke de Groot, la gouvernante en chef, fut moins impressionnée. L'enfant n'était ni un garçon ni jolie. Son visage évoquait un bol de porridge et était aussi blanc qu'un parquet cérusé. Comme tous les enfants, elle apporterait une charge de travail et comme toute charge, elle lui retomberait sur le dos. Mais elle la bénit tout de même, car bénir un nouveau-né est une responsabilité et qu'Hanneke de Groot ne fuyait jamais les siennes. Elle paya la sage-femme et

changea les draps. Elle fut aidée en cela, quoique sans adresse, par une jeune bonne – une paysanne bavarde récemment engagée – plus intéressée par le nouveau-né que par le ménage. Le nom de la jeune fille ne mérite pas d'être retenu ici, car Hanneke de Groot la jugea inutile et la renvoya dès le lendemain sans références. Cependant, durant cette unique nuit, la bonne inutile en sursis fut aux petits soins pour le bébé, aspirant à en avoir un elle aussi, et formula à l'attention de la jeune Alma une bénédiction plutôt charmante et sincère.

Dick Yancey – un grand gaillard intimidant du Yorkshire, qui travaillait pour le maître de maison et veillait avec une main de fer sur son négoce international (et qui se trouvait être là en ce mois de janvier, en attendant que les ports de Philadelphie dégèlent afin de pouvoir poursuivre jusqu'aux Antilles néerlandaises) – eut quelques mots pour le nouveau-né. Soyons justes : il n'était pas enclin aux longs discours. Apprenant que Mrs Whittaker avait donné naissance à une petite fille en pleine santé, Mr Yancey se contenta de froncer les sourcils et de déclarer, avec la parcimonie qui lui était coutumière : « Dure affaire, la vie. » Était-ce une bénédiction ? Difficile à dire. Laissons-lui le bénéfice du doute et prenons-la comme telle. Il est certain qu'il n'entendait pas par là une malédiction.

Quant au père d'Alma – Henry Whittaker, le maître de maison – il était proprement ravi. Enchanté. Peu lui importait que l'enfant ne soit pas un garçon et qu'elle ne soit pas jolie. Il ne donna pas sa bénédiction à Alma car qu'il n'était pas le genre à bénir. (« Les affaires de Dieu, ce ne sont pas les miennes », disait-il fréquemment.) Cependant, sans réserve, Henry *admira* son enfant. Mais il faut dire aussi qu'il avait fait cette enfant et qu'Henry Whittaker avait tendance à admirer sans réserve tout ce qu'il faisait.

Pour marquer l'occasion, il alla cueillir un ananas dans sa plus grande serre et le coupa en parts égales pour chacun. Dehors, il neigeait, c'était un parfait hiver pennsylvanien, mais notre homme possédait plusieurs serres chauffées au charbon qu'il avait lui-même conçues – des constructions qui faisaient non seulement l'envie de tous les amateurs de plantes et botanistes des deux Amériques, mais également sa richesse – et s'il avait envie d'un ananas en janvier, par Dieu, il l'aurait. Et des cerises en mars, aussi.

Il se retira ensuite dans son bureau et ouvrit son registre où, comme il le faisait chaque soir, il consigna toutes sortes de transactions de la maisonnée, officielles comme intimes. Il commença : « Une nouveauté et intéressante noble passagère nous as rejoint », et continua avec les détails, chronologie et dépenses de la naissance d'Alma Whittaker. Son écriture était un gribouillage indéchiffrable, ses phrases une tribu de majuscules et de minuscules étroitement serrées les unes contre les autres qui se bousculaient dans leur malheur comme pour fuir la page. Son orthographe était au-delà de l'arbitraire et sa ponctuation atterrante.

Mais Henry rédigea tout de même son récit. Il lui importait de garder une trace de tout. Il savait que ce journal consternerait tout homme instruit mais que personne ne le verrait en dehors de son épouse. Quand Beatrix recouvrerait ses forces, elle transcrirait ses notes dans ses propres registres, comme à son habitude, et son élégante traduction des gribouillis de Henry deviendrait l'archive familiale officielle. L'associée de sa vie, voilà ce qu'elle était. Et avec un bon rapport qualité-prix, en plus. Beatrix s'acquitterait de cette tâche pour lui, ainsi que d'une centaine d'autres.

Si Dieu le voulait bien, elle s'y remettrait sous peu.

Les paperasses s'empilaient déjà.